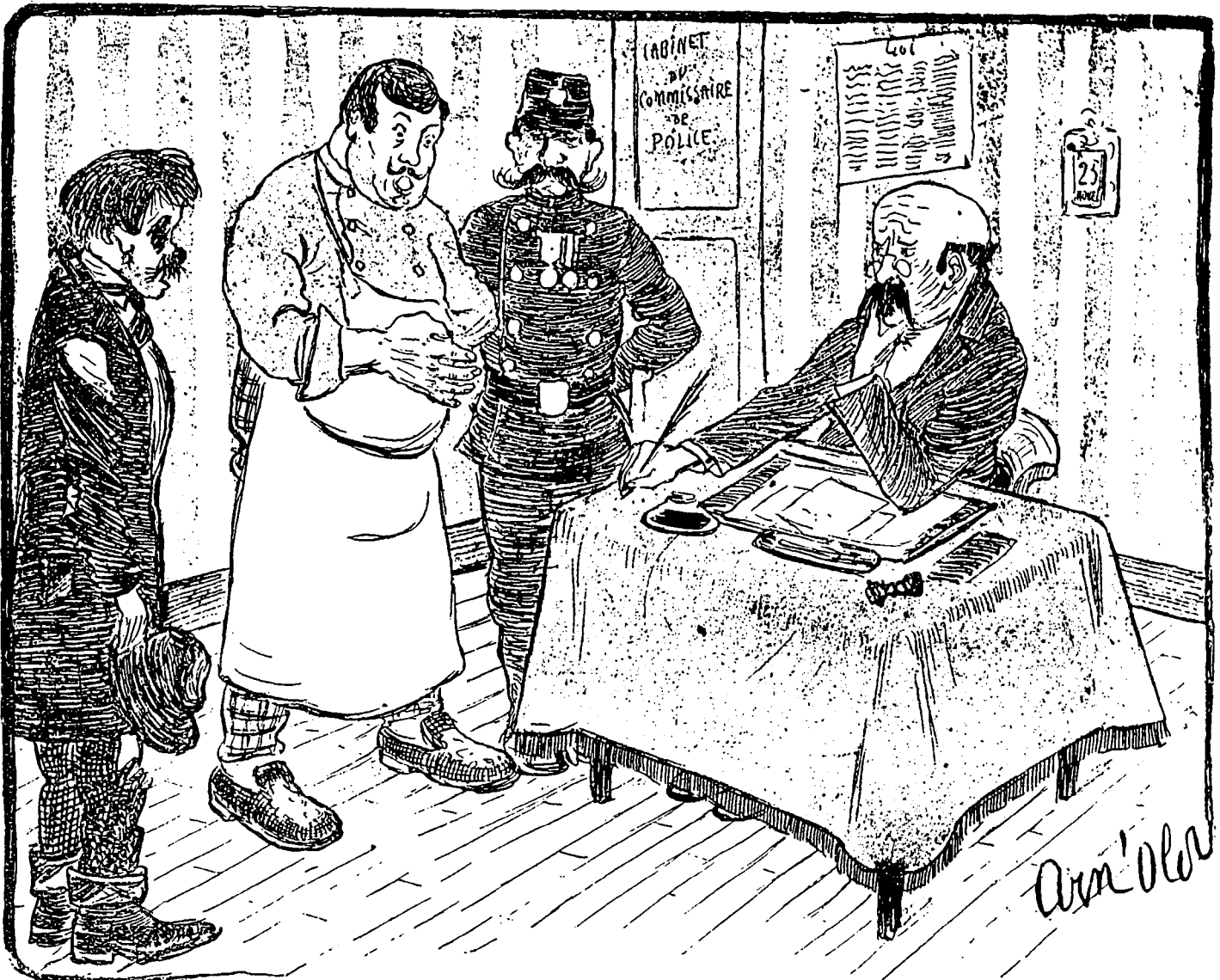




Le commissaire (au charcutier). — Pourquoi avez-vous mis cet homme en ce triste état ?
Le charcutier. — Il raconte partout que je ne vends que de la cochonnerie.

L'applaudissement au Théâtre

Du Musée des Familles :

Les acteurs étrangers qui, confiants en notre renom de passionnés pour les choses de théâtre, viennent chercher en France "la consécration de leur gloire", sont, écrit un critique théâtral, toujours surpris par la froideur du public parisien qui, après un brillant spectacle, croit avoir suffisamment témoigné sa satisfaction aux artistes quand il les a rappelés deux ou trois fois. C'est bien peu, en effet, si l'on compare aux usages parisiens les habitudes étrangères : les spectateurs italiens sont si prodigues de bravos qu'un chanteur qui n'est rappelé que dix fois "fait la tête" et considère qu'il a eu un échec.

En Autriche, les rappels sont si nombreux qu'on a pris le parti, pour ne point fatiguer les machinistes, de ne plus relever le rideau à chaque salve d'applaudissements : on a pratiqué, au milieu de la toile, une fente par où l'acteur se glisse pour venir saluer le public. Jusqu'ici réfractaire à l'abus des rappels, l'Allemagne commence à se laisser gagner par la contagion, notamment à l'Opéra de Dresde ; toutefois, certains spectateurs paisibles, qui n'aiment point le bruit, s'étant plaints, le directeur, soucieux de leur donner satisfaction tout en ménageant l'amour-propre des chanteurs, a décidé que les artistes ne pourraient se représenter au public que trois fois après chaque acte et six fois seulement à la fin de l'opéra.

C'est là, pensez-vous, faire large mesure aux acteurs et ils n'ont pu, sans doute, que se montrer satisfaits. Détrompez-vous : les acteurs ne sont jamais contents et les chanteurs de Dresde se démènent comme de beaux diables en criant à l'injustice : "Il est propre, votre règlement ! disent-ils au directeur ahuri : à ce compte, et en prenant vos instructions à la lettre, si l'opéra n'a qu'un acte, nous avons le droit de revenir neuf fois. Bon. Et si l'opéra a cinq actes, nous ne pouvons avoir que vingt et un rappels : cette proportion est ridicule. Plus nous chantons, moins nous sommes applaudis ! Nous exigeons que le tarif soit proportionnel ; en quoi nous sommes bien modérés, car il devrait être progressif."

Et le directeur est fort embarrassé ; car complètement chauve, il n'a même pas la ressource de s'arracher les cheveux de désespoir.

UN APOLOGUE

Le célèbre père Bridaine avait un genre tout particulier d'éloquence. Un jour, prêchant à Cahors, raconte Mme Necker, il prit pour texte de son sermon : "Encore quarante jours et Ninive sera détruite." Et il s'exprima ainsi : "Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la

destruction de votre ville ? — Non, mes frères. A la vérité, vous méritez de périr, comme les Ninivites, car vous êtes comme eux d'affreux pécheurs ; mais il s'est trouvé quelqu'un qui a intercédé pour vous. Et quel est cet intercesseur ? me direz-vous. — Est-ce votre saint patron ? — Non. Il est las de vos crimes, il ne parle plus en votre faveur. — Est-ce votre bon ange ? — Non. — Est-ce la sainte Vierge ? — Non. — Encore une fois, qui donc ? — Qui ? vous le dirais-je, mes frères ? Eh bien ! cet intercesseur, c'est le diable, qui a demandé la conservation de Cahors ; car, a-t-il dit, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un brigand, je le trouve à Cahors. Si j'ai besoin d'un débauché, d'un avare, d'un orgueilleux, je le trouve à Cahors, etc.

COMMIS-VOYAGEURS DE DISTINCTION EN AMÉRIQUE

Les commis-voyageurs en livres, qui, sous le nom de *Book Agents*, pullulent aux États-Unis, y sont considérés comme un fléau et traités comme tels par la plus grande partie des gens auxquels ils s'adressent. Ils pourraient toutefois se consoler de leurs déboires en songeant aux augustes personnages qui ont honoré cette profession de leur collaboration.

M. J. Blaine, le diplomate bien connu, débuta dans les affaires en vendant, de porte en porte, la *Life of Henry Clay* dans un comté de Pennsylvanie.

Daniel Webster, l'immortel auteur du grand dictionnaire américain, a recueilli l'argent nécessaire pour sa deuxième année de collège en colportant, dans le New-Hampshire, l'Amérique, de de Toqueville.

Le poète Longfellow, dans sa jeunesse, et tout en rêvant à ses futurs poèmes, colportait ceux des autres, avec succès, d'ailleurs.

R.-B. Hayes, qui fut président de la République, vendait, dans les campagnes de l'Ohio, les œuvres de Baxter.

Jay Gould, qui mourut avec une fortune de 70 millions de dollars, commença par colporter des ouvrages divers dans les environs de New-York.

Enfin, George Washington lui-même vendit, dans le voisinage d'Alexandria, en Virginie, plus de deux cents exemplaires de l'*American savage*, de Bydell. C'était, bien entendu, avant la guerre de l'Indépendance !

LEÇON D'HUMILITÉ

Dans le 38^e chapitre de la règle de Saint-Benoît, il est enjoint au religieux qui fait la lecture pendant le repas de ses frères d'adresser une prière à Dieu pour être préservé de l'orgueil de savoir lire — savoir qui était alors peu commun.